

Annexes (3)

1-Entretiens :

- Yojiro Ishii.....p.3
- Kan Nozaki : La cruauté au Japon ; Hijikata.....p.5
- Tanaka Min.....p.6

2-Documents :

-Textes :

- La cruauté dans *Les Chants de Maldoror*, Lautréamont.....p.7
- Photographies ::
 - Kamaitachi.....p.15

Entretien avec Yojiro Ishii : Maldoror et la cruauté

J'ai ouvert l'entretien avec Yojiro Ishii en lui demandant quand et comment il avait rencontré Lautréamont.

Il me dit qu'il s'agissait d'une rencontre fortuite, en rapport avec le style et les images, dans le cadre de lectures de Rimbaud, Baudelaire, Le Clézio. Ce dernier particulièrement l'a mené à Lautréamont. Il dit en somme qu'il apprit le français pour pouvoir lire Lautréamont en français.

En effet Yojiro Ishii étudia le droit jusqu'à 22 ans avant de se spécialiser en littérature française.

Yojiro Ishii a fait son échange à Paris IV, un mémoire de recherches sur Lautréamont. Son objet premier est la structure de l'énonciation dans *Les chants de Maldoror*, et plus précisément les changements de narrateur qui produisent une polyphonie.

La poésie en prose est naturellement horizontale, mais dans *Maldoror* la prose devient verticale, les images employées se succèdent comme dans une chute plus que comme dans une course. Yojiro Ishii est l'auteur de *Lautréamont, la poétique de la verticalité* et de *Lautréamont lu par les japonais*, articles sur lesquels je l'interrogeai. Les œuvres complètes de Lautréamont, c'est quelques centaines de pages. Il y a pourtant au Japon sept différentes traductions officielles de Lautréamont.

Jusqu'aux années 1960 ou 1970, l'influence de la France sur le Japon est moindre car il y a peu de traductions; mais avec le Nouveau Roman, l'émergence d'une pensée française à la mode sous la forme de Barthes, Deleuze et Foucault, un renouveau de l'intérêt pour la France est apparu.

De nos jours, en 2012, il semble que le rapport soit inversé, et que ce soit plutôt la France qui traduit le japonais de manière systématique...

C'est son éditeur au Japon qui a proposé à Yojiro Ishii de publier une toute nouvelle traduction de *Maldoror*, avec une édition critique illustrée du corpus.

En ce qui concerne la cruauté, en japonais elle se dit *zankoku*, *zangyaku*, *zan-nin*. Le dernier cas, *zan nin* dénote la férocité puisque *nin* signifie "patience".

En général, pour traduire le terme "cruauté", la convention reste *zankoku*.

La cruauté chez *Maldoror* semble prendre ses sources très loin, dans la Bible, dans Dante, dans Baudelaire. Yojiro Ishii était d'accord de désigner la cruauté comme un point commun des sources de Lautréamont, qui incluaient *Melmoth* et d'autres romans

gothiques. Il y a cependant une forme de dénonciation de la cruauté.

La cruauté dans le rapport avec autrui principalement. Par exemple, Sade propose souvent l'idée d'éliminer des êtres humains, si cela peut apporter un plaisir quelconque à qui que ce soit. Le plaisir de soi est plus important que le plaisir d'autrui. Ce n'est pas le cas chez Lautrémont, qui voudrait détruire les autres mais c'est en fait le revers de l'amour qu'il leur porte.

En somme la cruauté serait la face cachée de l'amour, qui porterait à détruire ce qu'on aime.

Certes les animaux peuvent être cruels mais ce n'est pas par amour. De fait ils ne sont pas réellement cruels, car cette notion caractérise les humains. La férocité est animale, mais la cruauté est propre à l'homme. On peut être cruel par conséquence de l'amour porté à quelque chose, c'est un attribut de notre humanité.

Par rapport à la grande liste d'occurrences dans le texte que j'avais commentée (présente plus loin en *Annexe 3*) Yojiro Ishii fut d'accord de concéder une réelle polysémie du mot à l'intérieur de l'ouvrage, tant la cruauté du créateur semblait être différente de la cruauté du requin. Peut-être, suggéra-t-il, la cruauté du créateur se distingue par l'amour qu'elle n'a pas, et est en ce cas monstrueuse car univoque. La cruauté du requin serait une cruauté ambiguë, ambivalente, d'où la scène d'accouplement de Maldoror avec le requin: amour et cruauté à la fois.

Hijikata et Lautrémont partagent une certaine atmosphère difficile à décomposer ou à formuler, peut être un bagage commun.

En ce qui concerne les lectures d'Hijikata, faisons l'histoire des traductions de Lautrémont.

La traduction des années 1940 était une traduction non intégrale.

Il y avait une traduction datant de 1932 de seulement six strophes.

En 1957 la première traduction intégrale de Isamu Kurita, critique et poète encore actif de nos jours. Cette traduction est aussi poétique ce que celle que fit Tatsuhiko Shibusawa de Sade, qui lui valut un procès.

La traduction ultérieure de Hideo Kobayashi, qui était moins poétique, n'était pourtant pas plus juste ou exacte. Cette version fut la plus popularisée, celle qui eût le plus grand impact sur la jeunesse à terme.

Entretien avec Kan Nozaki sur les influences françaises
dans la culture japonaise (et vice-versa)

Monsieur Kan Nozaki m'accueille en me parlant de la propension caractéristique des japonais au silence, propension qui d'après lui trouve en France une sorte de formulation par la poésie.

Baudelaire et Rimbaud ont en commun cet aspect *formulationnel* de ce que le silence seul peut contenir.

Entre les deux cultures, ce qui est commun est découvert par des auteurs japonais qui découvrent une résonance à cet appel poétique. La littérature française, en ce sens, est importante dans la construction de la littérature moderne japonaise.

A l'époque Meiji, car avant le *Shogun* interdisait de les échanger.

A l'époque d'Edo, il y a eu une maturation, un perfectionnement esthétique à l'oeuvre. Les critères d'expression se sont stylisés à l'extrême. Ce qui est commun à la poésie française et à cette esthétique typiquement japonaise, c'est un mélange d'inattendu et de familier.

En ce sens, Mishima opère un métissage des traditions.

La centralisation est aussi un point commun entre les manières de gouverner française et japonaise, et transcrit un refoulement violent de ce qui n'est pas unitaire, de ce qui n'est pas proprement codifié. C'est en marge de ce refoulement qu'est née cette sensibilité commune.

Le *kabuki* montre des choses atroces, à la limite shakespeariennes; il s'est développé sous Edo et a un caractère romantique.

A signaler un ouvrage sur *La mort volontaire au Japon*, de Maurice Pingué dont la démarche est liée à celle de Roland Barthes. Il s'agit d'une recherche d'absolu par une forme volontaire d'aller à l'encontre de soi.

Entretien avec Min Tanaka sur Hijikata et la cruauté

J'ai pu discuter très brièvement avec Min Tanaka après une performance solo qu'il organisa à Plan B, la salle de spectacle qu'il dirige avec Kazue Kobata. Après la performance, où étaient aussi présents Kuniichi Uno et Nao Nishihara, ainsi que le professeur Shimizu, qui organisait avec Nao Nishihara un workshop de théâtre Noh au même moment.

Min Tanaka n'a jamais voulu faire du Butô, malgré une grande amitié et de multiples collaborations avec Tatsumi Hijikata; c'est une question de terminologie, car les ressemblances formelles entre ses mouvements improvisés et ce qu'on appelle au sens commun du *butô*, sont frappantes.

Au départ, il a cru que je confondais "*ankoku*" *butô* et *zankoku*, c'est à dire le Butô des ténèbres de Hijikata, et la cruauté. Je n'avais en réalité pas fait le rapprochement entre les sonorités des deux termes, qui est à vrai dire très intéressante. Par l'ajout d'un léger son, on passe donc de la danse des ténèbres à la danse de la cruauté.

Par la suite, je lui ai expliqué l'objet de ma recherche, et il a rétorqué qu'Artaud était un auteur à la mode et qu'on pouvait bien lui faire dire ce qu'on voulait. J'ai répondu que ma recherche ne se limitait pas à Artaud, mais il n'a pas pris en compte ce que je disais.

Il m'a raconté un souvenir: un jour, Hijikata lui avait demandé s'il voulait aller aussi loin qu'Artaud. Evidemment la discussion n'a pas offert d'instant pour réfléchir à ce qui pouvait être dit à ce moment là. Mais ce qui semblait évident dans la conversation c'était l'évidence selon laquelle Artaud, dans ses écrits, a touché un point de la pensée sinon inconnu au moins très éloigné des considérations habituelles de la poésie, de la philosophie, et généralement de l'art.

Min Tanaka aurait vivement répondu à Tatsumi Hijikata que non, il ne comptait pas aller aussi loin qu'Artaud, vu le résultat de cette posture dans la vie d'Artaud, vu les souffrances qu'engendrait de penser en permanence au delà des limites de la pensée.

J'étais accroupi devant lui, car je n'avais pas de chaise. Voyant mon insistance à qualifier cette pensée extrême du nom de "cruauté", Min Tanaka dit, en me poussant vivement à la renverse par une légère application de sa (grande) main sur mon front: "tu réfléchis trop avec ta tête, pas assez avec ton corps."

D'autre part Min Tanaka insista sur son désaccord avec l'idée d'Atsushi Kumaki, pour qui le projet de *théâtre de la cruauté* se caractérise par une impossibilité pratique notoire.

L'entretien se termina bientôt, sur l'idée de réaliser bientôt une interview en bonne et due forme.

Les occurrences du nom « cruauté » et de l'adjectif « cruel »
dans *Les chants de Maldoror*.
Lecture interprétative intéressée.

« Qui l'aurait dit ! lorsqu'il embrassait un petit enfant, au visage rose, il aurait voulu lui enlever ses joues avec un rasoir, et il l'aurait fait très souvent, si Justice, avec son long cortège de châtiments, ne l'en eût chaque fois empêché. Il n'était pas menteur, il avouait la vérité et disait qu'il était cruel. Humains, avez-vous entendu ? il ose le redire avec cette plume qui tremble ! Ainsi donc, il est d'une puissance plus forte que la volonté...

Malédiction ! La pierre voudrait se soustraire aux lois de la pesanteur ? Impossible. Impossible, si le mal voulait s'allier avec le bien. C'est ce que je disais plus haut. »

Ici, cruauté signifie qu'il voulait faire un mal allégorique, détruire le corps d'un innocent.

« Il y en a qui écrivent pour rechercher les applaudissements humains, au moyen de nobles qualités du cœur que l'imagination invente ou qu'ils peuvent avoir. Moi, je fais servir mon génie à peindre les délices de la cruauté ! Délices non passagères, artificielles ; mais, qui ont commencé avec l'homme, finiront avec lui. Le génie ne peut-il pas s'allier avec la cruauté dans les résolutions secrètes de la Providence ? ou, parce qu'on est cruel, ne peut-on pas avoir du génie ? On en verra la preuve dans mes paroles ; il ne tient qu'à vous de m'écouter, si vous le voulez bien... Pardon, il me semblait que mes cheveux s'étaient dressés sur ma tête (...).»

La cruauté est compatible avec le génie; il s'agit d'un mécanisme générateur de délices; c'est une chose que les humains n'applaudissent pas, parce qu'elle n'est pas imaginaire, et qu'elle ne procède pas des nobles qualités du cœur

J'ai vu des hommes, à la tête laide et aux yeux terribles enfoncés dans l'orbite obscur, surpasser la dureté du roc, la rigidité de l'acier fondu, la cruauté du requin, l'insolence de la jeunesse, la fureur insensée des criminels, les trahisons de l'hypocrite, les comédiens les plus extraordinaires, la puissance de caractère des prêtres, et les êtres les plus cachés au-dehors, les plus froids des mondes et du ciel ; laisser les moralistes à découvrir leur cœur, et faire retomber sur eux la colère implacable d'en haut.

Ici on se concentre sur image zoologique: le mode d'alimentation du requin est cruel.

« Comme alors le repentir est vrai! L'étincelle divine qui est en nous, et paraît si rarement, se montre ; trop tard ! Comme le coeur déborde de pouvoir consoler l'innocent à qui l'on a fait du mal :

«Adolescent, qui venez de souffrir des douleurs cruelles, qui donc a pu commettre sur vous un crime que je ne sais de quel nom qualifier ! Malheureux que vous êtes ! Comme vous devez souffrir ! Et si votre mère savait cela, elle ne serait pas plus près de la mort, si abhorrée par les coupables, que je ne le suis maintenant. Hélas ! qu'est-ce donc que le bien et le mal ! Est-ce une même chose par laquelle nous témoignons avec rage notre impuissance, et la passion d'atteindre à l'infini par les moyens même les plus insensés ? Ou bien, sont-ce deux choses différentes ? Oui... que ce soit plutôt une même chose... car, sinon, que deviendrais-je au jour du jugement ! »

Ici, « cruelles » tient lieu de: injustes et violentes, irréversibles, conséquences objectives d'un libre arbitre qualifié de criminel par l'auteur des faits (dans l'intention de se faire passer pour innocent). L'utilisation ici connote l'empathie.

Après quelques heures, les chiens, harassés de courir ça et là, presque morts, la langue en dehors de la bouche, se précipitent les uns sur les autres, sans savoir ce qu'ils font, et se déchirent en mille lambeaux, avec une rapidité incroyable. Ils n'agissent pas ainsi par cruauté. Un jour, avec des yeux vitreux, ma mère me dit : «Lorsque tu seras dans ton lit, que tu entendras les aboiements des chiens dans la campagne, cache-toi dans ta couverture, ne tourne pas en dérision ce qu'ils font : ils ont soif insatiable de l'infini, comme toi, comme moi, comme le reste des humains, à la figure pâle et longue. Même, je te permets de te mettre devant la fenêtre pour contempler ce spectacle, qui est assez sublime.» Depuis ce temps, je respecte le vœu de la morte. Moi, comme les chiens, j'éprouve le besoin de l'infini... Je ne puis, je ne puis contenter ce besoin !

Les chiens ne sont pas cruels.

Ni en général, ni lorsque dans la campagne ils hurlent la nuit, ni quand ils se battent sans penser, quand ils « perdent raison de trop de fatigue »; la cruauté est distinguée de la soif de l'infini, que les chiens ressentent.

« Au reste, que m'importe d'où je viens ? Moi, si cela avait pu dépendre de ma volonté, j'aurais voulu être plutôt le fils de la femelle du requin, dont la faim est amie des tempêtes, et du tigre, à la cruauté reconnue : je ne serais pas si méchant. Vous, qui me regardez, éloignez-vous de moi, car mon haleine exhale un souffle empoisonné. »

Retour du thème du requin avec une plus grande précision métaphorique: le mode d'alimentation fait dépendre le requin des catastrophes naturelles, ici particulièrement en ce qui concerne les naufrages qui lui fournissent un groupe d'êtres humains.

« Sur la terre, la vipère, l'oeil gros du crapaud, le tigre, l'éléphant ; dans la mer, la baleine, le requin, le marteau, l'informe raie, la dent du phoque polaire, se demanderont quelle est cette dérogation à la loi de la nature. L'homme, tremblant, collera son front contre la terre, au milieu de ses gémissements. «Oui, je vous surpasse tous par ma cruauté innée, cruauté qu'il n'a pas dépendu de moi d'effacer. Est-ce pour ce motif que vous vous montrez devant moi dans cette prosternation ? ou bien, est-ce parce que vous me voyez parcourir, phénomène nouveau, comme une comète effrayante, l'espace ensanglanté ? (Il me tombe une pluie de sang de mon vaste corps, pareil à un nuage noirâtre que pousse l'ouragan devant soi). Ne craignez rien, enfants, je ne veux pas vous maudire. Le mal que vous m'avez fait est trop grand, trop grand le mal que je vous ai fait, pour qu'il soit volontaire. »

L'homme est la créature la plus cruelle, ce qui lui vaut le respect des animaux sur terrestres et marins (dont le requin) en vertu d'une "dérogation à la loi de la nature". le mal est ensuite quantifié par gradation: plus le mal est grand, moins il est volontaire. Tout processus relevant de l'intentionnalité est-il ontologiquement positif ?

« J'entends dans le lointain des cris prolongés de la douleur la plus poignante.

- Plût au ciel que sa naissance ne soit pas une calamité pour son pays, qui l'a repoussé de son sein. Il va de contrée en contrée, abhorré partout. Les uns disent qu'il est accablé d'une espèce de folie originelle, depuis

son enfance. D'autres croient savoir qu'il est d'une cruauté extrême et instinctive, dont il a honte lui-même, et que ses parents en sont morts de douleur. »

La cruauté peut être instinctive, mais le raisonnement du sens commun suit ce fil: Maldoror, dit-on, a honte d'être cruel; référence à une norme morale sociale objective, qui se révèle au mieux par la transgression, et qui révèle son caractère artificiel en étant incapable de s'adapter à la transgression en question.

« Maniant les ironies terribles, d'une main ferme et froide, je t'avertis que mon coeur en contiendra suffisamment, pour m'attaquer à toi, jusqu'à la fin de mon existence. Je frapperai ta carcasse creuse ; mais, si fort, que je me charge d'en faire sortir les parcelles restantes d'intelligence que tu n'as pas voulu donner à l'homme, parce que tu aurais été jaloux de le faire égal à toi, et que tu avais effrontément caché dans tes boyaux, rusé bandit, comme si tu ne savais pas qu'un jour ou l'autre je les aurais découvertes de mon oeil toujours ouvert, les aurais enlevées, et les aurais partagées

avec mes semblables.

J'ai fait ainsi que je parle, et, maintenant, ils ne te craignent plus ; ils traitent de puissance à puissance avec toi. Donne-moi la mort, pour faire repentir mon audace : je découvre ma poitrine et j'attends avec humilité.

Apparaissez donc, envergures dérisoires de châtiments éternels !... déploiements emphatiques d'attributs trop vantés ! Il a manifesté l'incapacité d'arrêter la circulation de mon sang qui le nargue. Cependant, j'ai des preuves qu'il n'hésite pas d'éteindre, à la fleur de l'âge, le souffle d'autres humains, quand ils ont à peine goûté les jouissances de la vie. C'est simplement atroce ; mais, seulement, d'après la faiblesse de mon opinion ! J'ai vu le Créateur, aiguillonnant sa cruauté inutile, embraser des incendies où périssaient les vieillards et les enfants ! Ce n'est pas moi qui commence l'attaque ; c'est lui qui me force à le faire tourner, ainsi qu'une toupie, avec le fouet aux cordes d'acier. N'est-ce pas lui qui me fournit des accusations contre lui-même ? Ne tarira point ma verve épouvantable ! Elle se nourrit des cauchemars insensés qui tourmentent mes insomnies. »

Il y a en outre des formes inutiles de cruauté, notamment celle du tout-puissant qui tourmente sa création par jalousie et par avarice.

« ... jusqu'à ce que, n'ayant plus rien dans la main, le Créateur, avec les deux premières griffes du pied, saisît un autre plongeur par le cou, comme dans une tenaille, et le soulevât en l'air, en dehors de la vase rougeâtre, sauce exquise ! Pour celui-là, il faisait comme pour l'autre. Il lui dévorait d'abord la tête, les jambes et les bras, et en dernier lieu le tronc, jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus rien ; car, il croquait les os. Ainsi de suite, durant les autres heures de son éternité. Quelquefois il s'écriait : «Je vous ai créés ; donc j'ai le droit de faire de vous ce que je veux. Vous ne m'avez rien fait, je ne dis pas le contraire. Je vous fais souffrir, et c'est pour mon plaisir.» Et il reprenait son repas cruel, en remuant sa mâchoire inférieure, laquelle remuait sa barbe pleine de cervelle. O lecteur, ce dernier détail ne te fait-il pas venir l'eau à la bouche ? N'en mange pas qui veut d'une pareille cervelle, si bonne, toute fraîche, et qui vient d'être pêchée il n'y a qu'un quart d'heure dans le lac aux poissons. »

résume le motif de l'inévitable massacre: la cruauté du Créateur consiste d'après lui à prendre plaisir à faire souffrir inutilement. encore une fois, dimension graphique suggérée par l'adjectif

« Une lampe et un ange qui forment un même corps, voilà ce que l'on ne voit pas souvent. Il reconnaît la forme de la lampe ; il reconnaît la forme de l'ange ; mais, il ne peut pas les scinder dans son esprit ; en effet, dans la réalité, elles sont collées l'une dans l'autre, et ne forment qu'un corps indépendant et libre ; mais, lui croit que quelque nuage a voilé ses yeux, et lui a fait perdre un peu de l'excellence de sa vue. Néanmoins, il se prépare à la lutte avec courage, car son adversaire n'a pas peur.

Les gens naïfs racontent, à ceux qui veulent les croire, que le portail sacré se referma de lui-même, en roulant sur ses gonds affligés, pour que personne ne pût assister à cette lutte impie, dont les péripéties 50 allaient se dérouler dans l'enceinte du sanctuaire violé.

L'homme au manteau, pendant qu'il reçoit des blessures cruelles avec un glaive invisible, s'efforce de rapprocher de sa bouche la figure de l'ange ; il ne pense qu'à cela, et tous ses efforts se portent vers ce but. »

Ici le terme de « cruelles » tient lieu de: dangereuses, inévitables, immanentes à l'action, dénotant une évidente nécessité.

« Tes amusements équivoques ne sont pas à ma portée, et j'en serais probablement la première victime. Tu es le Tout- Puissant ; je ne te conteste pas ce titre, puisque, toi seul, as le droit de le porter, et que tes désirs, aux conséquences funestes ou heureuses, n'ont de terme que toi-même. Voilà précisément pourquoi il me serait douloureux de marcher à côté de ta cruelle tunique de saphir, non pas comme ton esclave, mais pouvant l'être d'un moment à l'autre. Il est vrai que, lorsque tu descends en toi-même, pour scruter ta conduite souveraine, si le fantôme d'une injustice passée, commise envers cette malheureuse humanité, qui t'a toujours obéi, comme ton ami le plus fidèle, dresse, devant toi, les vertèbres immobiles d'une épine dorsale vengeresse, ton oeil hagard laisse tomber la larme épouvantée du remords tardif, et qu'alors, les cheveux hérissés, tu crois, toi-même, prendre, sincèrement, la résolution de suspendre, à jamais, aux broussailles du néant, les jeux inconcevables de ton imagination de tigre, qui serait burlesque, si elle n'était pas lamentable ; mais, je sais aussi que la conscience n'a pas fixé, dans tes os, comme une moelle tenace, le harpon de sa demeure éternelle, et que tu retombes assez souvent, toi et tes pensées, recouvertes de la lèpre noire de l'erreur, dans le lac funèbre des sombres malédictions. »

On a ici une utilisation clairement esthétique dans le cadre de la description d'un habit de puissance, une parure signifiante. Il s'agit de l'habit que porte le Tout-Puissant et qui symbolise son pouvoir sur sa création.

« Un son sec s'entendit, et la tête aussitôt s'enfonça, pour ne plus reparaître. Je ne pris pas à ce meurtre autant de plaisir qu'on pourrait le croire ; et, c'était, précisément, parce que j'étais rassasié de toujours tuer, que je le faisais dorénavant par simple habitude, dont on ne peut se passer, mais, qui ne procure qu'une jouissance légère. Le sens est émoussé, endurci. Quelle volupté ressentir à la mort de cet être humain, quand il y en avait plus d'une centaine, qui allaient s'offrir à moi, en spectacle, dans leur lutte dernière contre les flots, une fois le navire submergé ? À cette mort, je n'avais même pas l'attrait du danger ; car, la justice humaine, bercée par l'ouragan de cette nuit affreuse, sommeillait dans les maisons, à quelques pas de moi. Aujourd'hui que les années pèsent sur mon corps, je le dis avec sincérité, comme une vérité suprême et

solennelle : je n'étais pas aussi cruel qu'on l'a raconté ensuite, parmi les hommes ; mais, des fois, leur méchanceté exerçait ses ravages persévérants pendant des années entières. Alors, je ne connaissais plus de borne à ma fureur ; il me prenait des accès de cruauté, et je devenais terrible pour celui qui s'approchait de mes yeux hagards, si toutefois il appartenait à ma race. Si c'était un cheval ou un chien, je le laissais passer : avez-vous entendu ce que je viens de dire ? Malheureusement, la nuit de cette tempête, j'étais dans un de ces accès, ma raison s'était envolée (car, ordinairement, j'étais aussi cruel, mais, plus prudent) ; et tout ce qui tomberait, cette fois-là, entre mes mains, devait périr ; je ne prétends pas m'excuser de mes torts.

Ici opposée à la méchanceté des hommes, la cruauté est un objet de médisance. Mais il s'agit aussi d'une pathologie, que Maldoror ne contrôle pas.

La cruauté ici, comme désignation d'un type processus, d'une programmation particulière, un mode opératoire à part pour le protagoniste, est employée uniquement contre des "égaux" et non contre les animaux (qui ont prêté allégeance à la cruauté de l'homme)

A la fin de la strophe il est dit que la cruauté et la prudence sont compatibles autant que cruauté et imprudence ou déraison, de fait les différentes combinaisons se distinguent.

« On disait que, volant côte à côte comme des condors des Andes, ils aimaient à planer, en cercles concentriques, parmi les couches d'atmosphère qui avoisinent le soleil ; qu'ils se nourrissaient, dans ces parages, des plus pures essences de la lumière ; mais, qu'ils ne se décidaient qu'avec peine à rabattre l'inclinaison de leur globe vertical, vers l'orbite épouvantée où tourne le globe en délire, habité par des esprits cruels qui se massacrent entre eux dans les champs où rugit la bataille (quand ils ne se tuent pas perfidement, en secret, dans le centre des villes, avec le poignard de la haine ou de l'ambition), et qui se nourrissent d'êtres pleins de vie comme eux et placés quelques degrés plus bas dans l'échelle des existences. »

Une autre forme de cruauté définie par opposition à la perfidie, procédant de la haine ou de l'ambition. elle caractérise les massacres de soldats par les soldats, dans le cadre de la guerre ouverte (affrontement collectif délibéré et politique)

« Et, maintenant que le soleil est couché à l'horizon, vieillard cynique et cheveux doux, rampez, tous les deux, vers l'éloignement du lupanar, pendant que la nuit, étendant son ombre sur le couvent, couvre l'allongement de vos pas furtifs dans la plaine... Alors, le pou, sortant subitement de derrière un promontoire, me dit, en hérissant ses griffes : «Que penses-tu de cela ?» Mais, moi, je ne voulus pas lui répondre. Je me retirai, et j'arrivai sur le pont. J'effaçai l'inscription primordiale, je la remplaçai par celle-ci : «Il est douloureux de garder, comme un poignard, un tel secret dans son coeur ; mais, je

jure de ne jamais révéler ce dont j'ai été témoin, quand je pénétrai, pour la première fois, dans ce donjon terrible.» Je jetai, par dessus le parapet, le canif qui m'avait servi à graver les lettres ; et, faisant quelques rapides réflexions sur le caractère du Créateur en enfance, qui devait encore, hélas ! pendant bien de temps, faire souffrir l'humanité (l'éternité est longue), soit par les cruautés exercées, soit par le spectacle ignoble des chancres qu'occasionne un grand vice, je fermai les yeux, comme un homme ivre, à la pensée d'avoir un tel être pour ennemi, et je repris, avec tristesse, mon chemin, à travers les dédales des rues.

FIN DU TROISIEME CHANT »

Ici le terme tient lieu de: injustes tourments, il s'agit de la cruauté propre au Créateur, qui n'aime vraisemblablement plus sa création.

« Et moi, qui n'étais pas certain de ne pas rêver, devinant, par ce que j'avais entendu, la nature des relations hostiles qui unissaient, au-dessus de moi, dans un combat sanglant, le vautour des agneaux et le grand-duc de Virginie, je rejetai, comme un capuchon, ma tête en arrière, afin de donner, au jeu de mes poumons, l'aisance et l'élasticité susceptibles, et je leur criai, en dirigeant mes yeux vers le haut : «Vous autres, cessez votre discorde. Vous avez raison tous les deux ; car, à chacun elle avait promis son amour ; par conséquent elle vous a trompés ensemble. Mais, vous n'êtes pas les seuls. En outre, elle vous dépouilla de votre forme humaine, se faisant un jeu cruel de vos plus saintes douleurs. Et, vous hésitez à me croire ! D'ailleurs elle est morte ; et le scarabée lui a fait subir un châtement d'ineffaçable empreinte, malgré la pitié du premier trahi.» À ces mots, ils mirent fin à leur querelle, et ne s'arrachèrent plus les plumes, ni les lambeaux de leur chair : ils avaient raison d'agir ainsi. »

Les termes moraux sont utilisés dans une acceptation psychologique, comme ici "pitié du premier trahi" fait référence à un processus socio-psychologique précis : le thème de l'amour romantique déçu, typiquement hétérosexuel et illégitime.

En suit une théorie des genres. La cruauté de la femme est ludique, et se construit à partir de certaines attitudes psychiques des hommes; précisément les "saintes douleurs" semblent désigner les pics de jalousie ou de tourment interne ressentis par les hommes par voie de nécessité.

Il s'agit ici de désigner le caractère nécessaire de certaines douleurs psychologiques, dans une syntaxe mentale qui déforme le caractère métaphysique et théologique des termes employés. Il s'agit de manière globale d'une certaine délicatesse féminine.

« Au moins, il est avéré que, pendant le jour, chacun peut opposer une résistance utile contre le Grand Objet Extérieur (qui ne sais pas son nom ?) ; car, alors, la volonté veille à sa propre défense avec un remarquable acharnement. Mais aussitôt que le voile des vapeurs nocturnes s'étend, même sur les condamnés que l'on va pendre, oh ! voir son intellect entre les sacrilèges mains d'un étranger. Un implacable scalpel en scrute les broussailles épaisses. La conscience exhale un long râle de malédiction ; car, le voile de sa pudeur reçoit de cruelles déchirures. Humiliation ! Notre porte est ouverte à la

curiosité farouche du Céleste Bandit. Je n'ai pas mérité ce supplice infâme, toi, le hideux espion de ma causalité ! »

La cruauté dont il s'agit ici agit en rêve; ici le rêve apparaît comme un état de conscience ou le Créateur peut intervenir et faire souffrir les hommes.

Il n'est pas précisé si la conscience est capable de s'auto-mutuer "cruellement" pendant le rêve, mais dans le cadre de pastiche théogonique du livre, on peut en émettre l'hypothèse.

« - Et qui es-tu, toi-même, substance audacieuse ? Non !... Non !... je ne me trompe pas ; et, malgré les métamorphoses multiples auxquelles tu as recours, toujours ta tête de serpent reluira devant mes yeux comme un phare d'éternelle justice, et de cruelle domination ! Il a voulu prendre les rênes du commandement, mais il ne sait pas régner ! Il a voulu devenir un objet d'horreur pour tous les êtres de la création, et il a réussi. Il a voulu prouver que lui seul est le monarque de l'univers, et c'est en cela qu'il s'est trompé. »

Le caractère cruel de la domination du Créateur sur le monde est lié à son incapacité à régner (penser au thème romantique de la jalousie plus haut).

C'est intentionnellement, comme pour faire signe vers l'horreur qu'il veut générer, qu'il domine avec cruauté. Cette horreur semble procéder de la conscience divine de l'erreur, du mensonge primordial de la légitimité du règne divin. Le caractère fataliste de la soumission usuelle à la volonté du Créateur implique aussi la cruauté

Photographies extraites du livre

Kamaitachi

par Eikoh Hosoe















